



Les chaussures noires

Céline Hugues



I

« Sors, sors ! Cours vite et loin ma chérie, je te rejoins », sont les derniers mots que j'ai entendu prononcer par mon père. Il y a soixante ans. J'avais sept ans mais ce jour-là, c'est comme hier. C'était un après-midi de juillet, une chaleur de plomb s'était abattue sur New York. Je le revois regarder par la fenêtre du petit appartement où nous vivions, lui et moi, et paniqué me dire ces mots. Il a mis son index sur ses lèvres pour que je ne lui pose aucune question et j'ai fait ce qu'il a dit. Je suis sortie de l'appartement en claquant la porte et j'ai dévalé les escaliers en courant. Je me rappelle avoir heurté un homme qui portait un costume blanc, des lunettes et des chaussures noires, accompagné d'un autre type plus grand et plus costaud qui m'a fait un sourire moqueur en me disant de dégager. Ce que j'ai fait. J'ai descendu les dernières marches qui me séparaient du rez-de-chaussée et je suis sortie de l'immeuble en courant.

J'ai couru sans m'arrêter. Bien sûr, j'y ai pensé à un moment. J'ai voulu attendre mon père au coin d'une rue mais je me suis ravisée, et j'ai continué à courir. Je savais que si je m'arrêtais, je désobéissais à mon père et je ne voulais ça pour rien au monde. Quelqu'un d'aussi génial que lui ne méritait pas ça. Ainsi j'ai continué ma fuite – oui, disons le, c'était une fuite – jusqu'à ce que le soleil se cache.

J'avais parcouru le dédale des rues sans craindre la chaleur ni la fatigue. J'avais couru pendant des heures et je sentais qu'il était temps que je m'arrête. J'avais beau me retourner souvent, je ne voyais jamais mon père derrière moi. Je devais maintenant l'attendre un peu : j'avais couru assez vite, j'étais allée assez loin. Il allait arriver, ce n'était qu'une question de temps, à mon avis.

L'endroit où je m'étais arrêtée était une impasse perdue entre deux magasins, que le ciel commençait à éclairer d'une douce lumière bleutée. Il n'y avait rien dans cette impasse, hormis une vieille planche de bois posée sur le sol, contre le mur. Je me souviens m'y être assise pour attendre mon père. Aussi bête que ça puisse paraître, je ne voulais pas m'asseoir par terre, j'avais peur de salir ma petite jupe bleue. C'était ma préférée et papa me l'avait offerte pour mon anniversaire avec le T-shirt rayé que je portais ce jour-là. Je me rappelle avoir regardé le ciel en attendant. Des étoiles commençaient à

apparaître, et puis plus rien. Je me suis endormie là, dans l'impasse, à la tombée de la nuit, épuisée par ma course folle.

Bien plus tard, une voix m'a sortie brusquement de mes rêves. Le réverbère au bout de l'impasse s'était allumé et la silhouette d'un homme se découpait dans l'ombre.

— Qu'est ce que tu fous là gamine ? Rentre chez toi !

Il était grand, semblait vieux, et dégageait une forte odeur. Il s'avancait doucement et je me souviens avoir bégayé que je ne pouvais pas, j'attendais mon père qui devait venir me chercher. Il a poussé un grognement dubitatif et m'a dit :

— Alors dégage de mon lit, je vais pioncer.

J'ai rigolé et il a souri, surpris qu'une petite comme moi réagisse ainsi. Puis il m'a dit d'imaginer que cette impasse était sa maison, une magnifique demeure au grand air et au plafond qui change de couleur ; que la planche de bois où j'étais bêtement assise était le seul et unique lit de la maison, *un des plus confortable et des plus moelleux qui existe au monde*. Il s'est rapproché un peu et m'a proposé d'attendre mon père dans son salon, qui était le mur face à la planche.

Il est parti se coucher sur sa planche et m'a tourné le dos. Il était recroquevillé sur lui-même, et je pouvais distinguer dans l'ombre son corps

soulevé par sa respiration lente. On aurait dit une bête blessée à l'agonie. Cet homme m'effrayait autant qu'il me fascinait. Je me souviens d'ailleurs que cette nuit-là, je me suis endormie avec un étrange frisson, et la sensation que les étoiles ne brillaient plus. La nuit semblait plus noire que d'habitude et la pleine lune esquissait un sourire triste.

*

Le lendemain, le rayon d'un soleil chaud et haut m'a réveillée. Quand j'ai ouvert les yeux, l'homme avait disparu, seule restait la vieille planche de bois. J'ai d'abord cru avoir rêvé sa présence mais peu après mon réveil, alors que je me demandais où était mon père et quand il allait enfin venir me chercher, l'homme est réapparu à l'entrée de l'impasse.

— Alors gamine, t'es encore là ?

Je ne me souviens pas lui avoir répondu. À ce moment-là, le seul homme que j'avais envie de voir c'était mon père, pas ce vieux au regard hagard et à l'odeur nauséabonde, vêtu d'une chemise marron crasse et d'un pantalon de costume noir et usé.

Seules ses chaussures de cuir noir brillaient, irisées par les rayons du soleil.

La fraîcheur et le sourire de mon père me manquaient, c'est à ce moment là que l'angoisse m'a envahie et que les larmes se sont mises à couler. J'étais petite, seule, et je ne devais rien faire d'autre qu'attendre.

L'homme a pris conscience de sa maladresse. Il est venu s'asseoir à côté de moi, sans rien dire pendant un long moment, écoutant dans un silence quasi-religieux mes sanglots entrecoupés de hoquets nerveux. Puis, tout doucement, il m'a murmuré de ne pas m'en faire, que je pouvais rester là autant de temps qu'il le faudrait, et que mon père n'allait pas tarder à arriver : s'il me l'avait dit, c'est qu'il allait le faire.

Je me rappelle qu'il a fini par ces mots : *Un père ne ment jamais*. Puis il s'est levé, est reparti presque comme il était venu. Peu de temps après, entre les larmes qui coulaient sur mes joues depuis son départ, je l'ai vu revenir avec trois petits pains. Il s'est de nouveau assis à côté de moi contre le mur et il m'a lancé presque naturellement :

— Allez, sèche tes larmes et mange ça, sinon ton père va m'accuser de t'avoir laissé mourir de faim !

Il m'a tendu deux des petits pains, j'ai eu du mal à les avaler mais lui mangeait le sien avec silence et délectation. La dernière miette engloutie, il m'a dit :

— Viens, gamine. On va aider ton père à te retrouver. Je te ramène chez toi.

Mes larmes ont immédiatement cessé de couler, nous nous sommes levés, il m'a pris la main et on a quitté l'impasse sans bruit, comme deux âmes égarées à la recherche d'un repère. À ce moment là pourtant, ma vie n'avait pas encore tout à fait changé.

II

J'avais passé presque une journée entière avec lui sans savoir qui était cet homme qui me tenait par la main. Ma curiosité d'habitude si naturelle ne m'avait pas poussée à lui demander son prénom. Lui non plus ne m'avait rien demandé, ou plutôt il l'avait fait à sa manière.

— Au fait, moi c'est Luca Bianco, gamine. Et toi, c'est quoi ton petit nom ? Dis moi aussi quel âge tu as et d'où tu viens, que je puisse te ramener à ton père.

Je lui ai décliné mon identité d'un air enjoué, heureuse à l'idée de retrouver mon père.

— Moi c'est Diana Vasalo. J'ai 7 ans et j'habite là où les gens ils parlent pas qu'américain quand ils sont ensemble.

Je me rappelle que ma réponse a déclenché chez Luca un fou rire qui lui a fait monter la larme à l'œil. Il riait fort, sans gêne, et tout le monde se

retournait sur notre passage – faut dire qu’un vieil homme crasseux aux chaussures flambant neuves tenant par la main une gamine comme moi, ça ne se rencontrait pas tous les jours. Nous étions là pour satisfaire leur curiosité. Quand le fou rire de Luca a cessé, j’ai senti son regard se poser sur moi. Il m’a dit qu’il était heureux de m’avoir rencontrée, moi Diana Vasalo, 7 ans, qui, s’il ne se trompait pas, devait habiter le quartier de Little Italy.

Et en effet, il ne s’était pas trompé le vieux Luca, c’était là que je vivais avec mon père, et là où j’avais toujours vécu. Le reste de la ville m’était inconnu. Durant le reste du trajet, Luca et moi nous ne nous sommes pas dit un mot. Luca était redevenu un vieux taiseux. Il était si concentré sur les directions à suivre qu’il marchait en regardant droit devant lui, et en poussant parfois quelques grognements à la vue de tel ou tel panneau. Ma petite main était pressée dans la sienne et mes pieds essayaient de suivre la cadence donnée par ses grands pas rapides. Je me disais que me ramener était une des missions les plus importantes qu’il ait jamais eues, et je ne voulais en aucun cas le perturber. Notre longue course à travers les rues a duré presque trois heures. Lorsqu’on est arrivé à Little, je n’ai ressenti aucune fatigue, seulement de la joie. Une joie intense et belle car je savais qu’à peine quelques mètres me séparaient de mon père, et que bientôt il serait heureux de me prendre dans ses bras et moi contente d’y être.

Poussée par cette idée je guidais désormais Luca dans mon quartier. Mais quand on s'est engouffrés dans ma rue, mon doux rêve s'est transformé lentement en un cauchemar étrange.

III

Fuyant la chaleur de juillet, les habitants étaient généralement retranchés au frais dans leurs maisons, seules deux ou trois personnes étaient assises sur le pas de leur porte, à l'ombre. Mais cette après-midi-là, au moment précis où Luca et moi nous sommes entrés dans ma rue, quasiment tous les habitants et commerçants étaient dehors. Beaucoup gesticulaient, couraient de droite à gauche ou parlaient à un voisin. Umberto l'épicier et Alfredo le boucher ont cessé leur conversation dès qu'ils m'ont vue. Umberto s'est mis à crier :

— Y'a la petite, y'a la petite Diana Vasalo. Elle est revenue !

Le bruit de la rue s'est évanoui. Pour la première fois, je ressentais le poids du silence. Il pesait plus encore que la chaleur et venait s'ajouter aux regards insistants qui m'accablaient. Tout est arrivé très vite. Un frisson bref m'a traversé le corps de part en part, et Luca a pris la parole d'une voix forte et distincte.

— La petite s'est perdue, je la ramène à son père. Où est-il ?

En guise de réponse, Alfredo a attiré Luca dans sa boucherie et Umberto m'a amenée dans son épicerie pour me donner une glace. Sur le moment je n'ai pas compris pourquoi on me donnait une glace au lieu de me ramener à mon père. Mais avant que je l'aie terminée, Luca est arrivé, suivi d'Alfredo. Il m'a prise par la main et m'a entraînée dehors sans rien me dire d'autre que :

— Viens, ton père n'est plus là.

La situation échappait à mes sept ans. Luca et moi on a refait le chemin jusqu'à l'impasse. J'étais hébétée, écrasée sous le poids du silence et mon petit corps, lui, avançait seul, guidé par Luca.

Une fois revenue à notre point de départ, j'étais épuisée. Luca me portait sur son dos depuis un petit moment déjà. Il m'a posée délicatement sur la planche. Il s'est assis à côté de moi et m'a conseillé de me reposer, de profiter de la nuit tranquille que le ciel nous offrait, avant de déposer sur mon front un baiser, presque comme le faisait mon père. Sur ces mots, le vide m'a envahie et le silence pesant est devenu léger pour laisser place à un sommeil profond.

A mon réveil, une sensation étrange a commencé à m'habiter et un sentiment d'abandon a oppressé ma poitrine. Pourtant Luca avait veillé sur moi toute la nuit, et lorsqu'il m'a vu ouvrir les yeux, il m'a souri. Son sourire

était radieux, chaleureux mais on pouvait sentir que quelque chose n'allait pas et sa gêne a augmenté mon trouble.

— Enfin, j'ai cru que tu dormirais toute la journée gamine !

— J'étais fatiguée de ne pas avoir retrouvé papa. On va le retrouver, hein, aujourd'hui ?

J'avais lâché ces mots si innocemment que la première réaction de Luca a été de me redresser et de me serrer fort dans ses bras. Puis il m'a expliqué tout doucement, en choisissant ses mots, et en marquant des silences interminables. Il m'a dit que je devais rester avec lui maintenant, que je ne verrais plus mon père parce que des messieurs dangereux, les hommes aux chaussures noires comme on les appelle, lui avaient fait beaucoup de mal. Ainsi il m'a expliqué à sa façon que mon père avait été assassiné.

Je ne me suis mise à pleurer que plusieurs minutes après son explication. Luca m'a accompagnée dans ma tristesse. Des larmes se sont mises à couler sur ses joues, puis il a ajouté que maintenant on était lui et moi deux solitaires, et qu'on allait devoir résister à tout, ensemble.

IV

Je suis restée et j'ai grandi avec Luca. Pendant deux ans. Deux années dans la rue, à vivre libre. Nos journées étaient rythmées par les saisons. Au printemps, en été, et au début de l'automne, on faisait de grandes promenades dans les rues de New York. En hiver nos promenades étaient réduites, et le soir, on dormait dans de petits hôtels souvent sordides pour ne pas souffrir du froid. Luca me racontait des histoires merveilleuses et veillait à ce que mon niveau scolaire ne baisse pas en me faisant lire toutes les affiches qui se trouvaient sur notre chemin et en dessinant des calculs simples sur les sols mous des parcs.

Je crois que tous les deux on a été heureux, dans l'impasse. Vrai, son palais à ciel ouvert avait du charme. Un jour, Luca m'a raconté pourquoi il était venu vivre ici. A dix-huit ans, il avait quitté son pays parce qu'il voulait continuer à rêver et devenir riche. Il venait de se marier et il avait pris le bateau pour New

York avec sa femme. À New-York il avait réalisé son souhait, en fabricant des chaussures pour homme que sa femme vendait. Ses chaussures étaient devenues célèbres : le Président lui-même avait choisi de les porter. Et il était effectivement devenu riche : belle voiture, belle propriété... Il avait vécu ainsi, heureux, pendant près de trente ans.

Et un jour, tout a basculé. Sa femme est tombée malade. Elle est morte subitement. Luca n'a plus eu goût à rien. Il a cessé de fabriquer des chaussures, vendu sa belle maison à un jeune acteur et cédé la moitié de sa fortune à une œuvre de charité. Puis il a commencé à vivre dans la rue pour entendre du bruit, constamment, et ne plus se sentir seul. Mais surtout pour être au plus près du ciel, au plus près de sa femme.

Luca aussi est mort subitement. Lors de notre deuxième hiver ensemble il a attrapé froid et il ne s'en est pas remis. Il est mort au tout début du printemps pendant la nuit, le sourire aux lèvres sur sa planche de bois. Je l'ai découvert au matin, inerte. Malgré mes neuf ans j'ai compris très vite qu'il ne se réveillerait pas. Un cri m'a échappé. J'ai quitté l'impasse en courant et je suis tombée sur un agent de police que je connaissais bien parce qu'il venait discuter avec Luca, parfois. Il a tout de suite compris qu'il était arrivé quelque chose et s'est engouffré dans l'impasse. Moi, je suis restée pétrifiée à l'entrée, mes jambes lourdes ne pouvaient plus bouger.

Lorsqu'il est revenu vers moi, il m'a s'est mis à ma hauteur et m'a dit de ne pas m'en faire, qu'il allait bien s'occuper de Luca. Puis il m'a accompagnée au commissariat, et puis à l'orphelinat du quartier. En deux ans, ma vie changeait brutalement pour la troisième fois.

V

Dans mon malheur j'ai eu de la chance. Je ne suis restée à l'orphelinat que deux semaines. Un matin, un couple de bourgeois est venu visiter l'orphelinat pour adopter une petite fille. Je n'ai rien fait pour, et pourtant c'est moi qu'ils ont choisie. Ils avaient l'un et l'autre une quarantaine d'année, et n'avaient pas pu avoir d'enfant. Alors ils étaient venus à l'orphelinat pour adopter comme on choisit un chien dans une animalerie. Le regard de la femme s'est posé sur moi et n'a plus bougé. Mr et Mrs Banks, William et Charlotte, sont devenus mes nouveaux parents. Pour la première fois de ma vie j'allais avoir une mère bien vivante et presque pour la troisième fois j'allais apprendre à connaître un père.

J'ai grandi parmi eux. Ils m'ont donné beaucoup de confort et peu d'amour, ils ne devaient pas être très doués pour ça. J'ai eu des vêtements sublimes, une ou deux poupées magnifiques pour faire comme toutes les petites filles

distinguées mais je n'en étais pas une, je préférais jouer dehors, graver des dessins sur la terre humide. J'avais goûté la rue, la liberté, j'étais comme un petit animal sauvage qu'on enfermait dans une cage dorée.

Mon cœur est toujours resté tourné vers Luca. Chaque fois qu'on allait se promener ou faire des courses à Brooklyn avec Charlotte, je ne pouvais m'empêcher de scruter les coins d'ombre à la recherche de la tête hirsute de Luca, de ses habits défraîchis et de ses chaussures noires impeccables. Elle ne s'est jamais aperçue de rien, bien trop occupée à me dire de ne pas traîner ou de me tenir droite. Je n'ai pas vraiment connu William, il était toujours pris par son travail. J'étais l'occupation et la préoccupation de sa femme, pas la sienne. Je ne le croisais que trois ou quatre fois dans la semaine dans la grande maison vide. Il ne me voyait pas vraiment.

Grâce aux Banks, je suis allée à l'école, au collège, au lycée et à l'université, la meilleure, selon Charlotte. J'ai eu la chance de suivre des cours d'art et de dessin à l'insu de Charlotte. J'ai eu des amis, des petits amis, puis un mari et des enfants qui ont grandi sans que je m'en aperçoive : j'ai travaillé sans relâche. J'ai toujours été à la poursuite de mes rêves, et j'en ai réalisé quelques-uns. Mais je dois vous dire que si vous êtes là, aujourd'hui, avec vos calepins, vos crayons et vos questions, c'est parce que j'ai réalisé un rêve qui n'était pas le mien. Si toute les célébrités, les grands de ce monde, hommes ou femmes portent les chaussures que j'ai créés, ces chaussures noires si

« raffinées », sachez qu'elles ne font pas partie de mes rêves mais de celui d'un immigré, Luca Bianco, qui, il y a plus de quatre-vingt ans maintenant, a voulu devenir riche en fabricant des chaussures ; qui a touché les étoiles avant de se brûler les ailes. Je sais aujourd'hui que je ne suis pas une vieille femme d'affaire importante, mais juste une petite fille perdue entre deux rues, en quête de rêves et de liberté.

FIN

